

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 114 (2006)

Artikel: La révolution au pays de Vaud vue par deux voyageurs anglais
Autor: Vincent, Patrick
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514215>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Patrick Vincent

LA RÉVOLUTION AU PAYS DE VAUD VUE PAR DEUX VOYAGEURS ANGLAIS

Lorsque l'équilibre de l'Ancien Régime en Suisse est rompu sous la pression de la France en janvier 1798, peu d'Anglais en comprennent la raison. A titre d'exemple, on peut noter la réaction du *Morning Chronicle*: « [La Révolution Suisse] est le seul exemple que nous ayons connu à présent d'une Révolution fondée uniquement sur des principes théoriques et non sur une oppression concrète. Les Suisses n'étaient pas opprimés »¹.

De rares récits favorables aux patriotes vaudois

Débuté alors en Grande Bretagne un débat idéologique sur les motifs de cette révolution, qui remet en cause la Suisse en tant que symbole de liberté. Parmi les rares textes en faveur de l'intervention française on trouve deux récits de voyage, *A Tour in Switzerland* de Helen Maria WILLIAMS (1762-1827), traduit sous le titre trompeur de *Nouveau voyage en Suisse* par le publiciste girondin Jean-Baptiste SAY², et *A Ramble through Swisserland in the summer and autumn of 1802* de l'Irlandais William MACNEVIN (1763-1841)³. La guerre sur le continent a sévèrement réduit le nombre de voyageurs anglais entre 1792 et 1815, et ces deux ouvrages, qui encadrent la période la plus importante de la révolu-

1 *The Morning Chronicle*, 1^{er} février 1798.

2 Helen Maria WILLIAMS, *Nouveau voyage en Suisse, contenant une peinture de ce pays, de ses moeurs et de ses gouvernements actuels: avec quelques traits de comparaison entre les usages de la Suisse et ceux de Paris moderne*, traduit de l'anglais par J[ean] B[aptiste] Say, 2 volumes, Paris, Charles Pougens, 1798, (2^e édition 1802). La BCUV possède une copie dédiée par Williams à « Monsieur F.C. de La Harpe », avec quelques annotations en marge de la main de La Harpe.

3 William James MACNEVIN, *A Ramble through Swisserland, in the Summer and Autumn of 1802*, Dublin, J. Stockdale, 1803.

tion en Suisse, sont les seuls à la présenter de façon positive, en évoquant en particulier les soi-disantes injustices commises par les Bernois au Pays de Vaud.

Selon Katherine Turner, la Révolution française a politisé le genre du récit de voyage, l'obligeant à dialoguer avec les brochures et autres documents politiques⁴. A travers une esquisse des arguments respectifs de Williams et de MacNevin, et plus précisément de la façon dont ces deux ouvrages répondent aux brochures d'Edward Gibbon, Edmund Burke, Frédéric-César de La Harpe et Jacques Mallet du Pan, cet article cherche à éclairer le rôle du tourisme anglais dans les débats sur la Suisse révolutionnaire.

Le récit de Williams compare les partisans de la révolution aux voyageurs dans les Alpes:

« Semblable au voyageur [...] l'esprit de l'homme qui a pu suivre dans sa marche la révolution française, laissant loin de lui le chemin long et épineux des recherches abstraites, s'est rapidement élevé jusqu'aux notions les plus sublimes de la connaissance des hommes et de la science des gouvernements. »⁵

Si cette métaphore s'applique pareillement à nos deux auteurs, je voudrais cependant montrer comment l'objectif ultérieur et les modalités de leurs voyages donnent lieu à des perceptions différentes de notre pays. En effet, s'égarant de ce « chemin [...] des recherches abstraites », et emportée par les idéaux révolutionnaires « les plus sublimes », Williams dresse un tableau plus idéologique et moins nuancé que MacNevin de la situation au Pays de Vaud et en Suisse.

Deux récits qui se veulent sans complaisance

Williams et MacNevin vivent en France lorsqu'ils rédigent leurs voyages, donc hors de danger des magistrats anglais. Williams est une amie des Girondins qui fait la chronique de la révolution sous forme épistolaire depuis son salon parisien⁶. Les six mois qu'elle passe en Suisse pendant l'été 1794 sont dus à sa crainte d'une deuxième arrestation sous la Terreur⁷. MacNevin est un médecin catholique et un

4 Katherine TURNER, *British Travel Writers in Europe 1750-1800*. Studies in European Cultural Transformation vol 10, Aldershot, Ashgate, 2001, p. 182-185.

5 WILLIAMS, *Nouveau voyage*, éd.1802, vol. II, p. 190.

6 Voir les huit volumes de ses *Letters Written in France (1790-1796)*. Il existe une très bonne édition récente qui contient la version intégrale du premier volume ainsi que des extraits des sept autres: Helen Maria WILLIAMS, *Letters Written in France*, Neil Fraistat et Susan Lanser (éditeurs), Peterborough, Ontario, Broadview, 2001.

des dirigeants du mouvement indépendantiste des *United Irishmen*. Exilé par le gouvernement britannique à l'occasion du Traité d'Amiens, après avoir subi quatre ans de prison en Ecosse, il fait un voyage de plusieurs mois à travers notre pays. Parlant couramment allemand et français et se déplaçant principalement à pied, MacNevin rencontre des représentants de toutes les classes le long des routes et aux tables d'hôtes.

Malgré le fait qu'ils soient structurés comme les récits de voyage conventionnels, ces deux ouvrages – comme leurs auteurs nous l'annoncent en ouverture – trouvent leur intérêt réel dans ce que Williams appelle dans sa préface « la position politique et morale de la Suisse moderne »⁸ et MacNevin, « l'homme et ses intitions [...] qui demeurent encore les objets les plus intéressants que la Suisse puisse offrir à notre observation »⁹. Williams notera quatre ans plus tard que son objectif était de contester « la révérence habituelle pour le gouvernement suisse encouragé par la complaisance des voyageurs »¹⁰. En cherchant à récrire ces récits trop complaisants, en particulier celui de William Coxe¹¹, Williams veut démasquer le mythe républicain de la Suisse. Sa formule, « la position politique et morale de la Suisse moderne », cache la nature hybride et la date de publication opportuniste de son livre, qui accouple un compte rendu du voyage de 1794 avec une présentation de la situation politique de la Suisse à la veille de l'invasion française en 1798. Pour les contemporains de Williams, il est clair que son livre sert de propagande justifiant l'intervention de la France.

L'objectif de MacNevin relève, en revanche, d'une approche quasi-anthropologique qu'il porte à la Suisse et à son peuple. Publié directement après l'acte de Médiation, son récit est autant d'actualité que celui de Williams, car la presse britannique réagit de

7 Voir Deborah KENNEDY, *Helen Maria Williams and the Age of Revolution*, Lewisburg, Pa., Bucknell University Press, 2003 (ch. 4); Cécile DELHORBE, «Helen-Maria Williams et la révolution en Suisse», dans *Le Mois Suisse* 10 (1940), p. 70-87; Lionel WOODWARD, *Une Anglaise amie de la révolution française: Hélène-Maria Williams et ses amis*, Paris, Honoré Champion, 1930.

8 WILLIAMS, *Nouveau voyage*, éd. 1802, vol. I, p. XX.

9 MACNEVIN, *A Ramble*, p.3 (toutes les traductions de MacNevin sont les miennes).

10 Helen Maria WILLIAMS, *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la République française, vers la fin du XVIII^e siècle*, trad. Sophie Grandchamp, 2 volumes, Paris, Strasbourg, Levrault, 1801, vol. I, p. 20. La copie que possède la BCUD est aussi dédicacée par Williams, cette fois-ci au «citoyen de La Harpe».

11 Voir William COXE, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, Traduit de l'anglois et augmenté des observations faites dans le même pays, par le traducteur* (trad. Ramond de Carbonnières), Paris, Belin, 1781. Il existe au moins six éditions en anglais (1779, 1789, 1791, 1794, 1801, 1802).

manière passionnée au retour des troupes françaises en automne 1802. La Médiation donne lieu à des débats intenses dans journaux et fascicules¹², et MacNevin nourrit ces controverses en incorporant le texte intégral de l'acte de Médiation dans un appendice. Malgré le fait qu'il soit républicain et anti-britannique, l'auteur ne fait pas les louanges de Napoléon, au contraire de Williams, et son récit reste beaucoup plus nuancé vis-à-vis de l'expansion révolutionnaire française. Conscient des violations commises par les Français en 1798, et ayant subi, en tant qu'Irlandais, l'occupation anglaise, MacNevin est moins prêt que Williams à critiquer les Suisses de l'Ancien Régime ou à rejeter leurs institutions traditionnelles.

La « Bastille suisse » vue par Helen Maria Williams

Les arguments des deux voyageurs dépendent principalement de leur « lecture » des républiques aristocratiques, en particulier de Berne et de sa politique vaudoise. Williams place une critique acerbe du gouvernement bernois à la fin de son récit, pour mettre en exergue le caractère réactionnaire des gouvernements suisses en général. Consciente que Berne occupait une place d'honneur dans l'idéologie du parti *Whig* au XVIII^e siècle, elle cite la célèbre louange que fait Edmund Burke des Bernois dans ses *Reflections on the Revolution in France* pour ensuite la contrecarrer¹³. Cette critique va de pair avec son idéalisation du Pays de Vaud, en particulier de son paysage, qu'elle associe à celui de l'Angleterre. « L'agrément de ce pays balance les maux que lui cause l'oppression des Bernois », écrit-elle¹⁴. Mais arrivée à Vevey, Williams se lamente que cette oppression abîme même le paysage. Renversant les conventions sentimentales pour les remplacer par une sensibilité cette fois-ci radicale¹⁵, elle écrit :

« L'image douce et passionnée de Julie n'errait plus autour du château de Chillon, transformé en une bastille suisse [...] Ce n'était plus le cri perçant d'une mère que l'on croyait entendre, mais le gémissement d'un ami de la liberté, enseveli au fond d'un humide et noir cachot. »¹⁶

¹² Voir, par exemple, F.L. CLASON, *The Case of Switzerland, Briefly Stated*, London, J. Debrett, 1802.

¹³ WILLIAMS, *Nouveau voyage*, éd. 1802, vol. II, p. 145.

¹⁴ *Ibid.*, p. 105-106

¹⁵ Voir Chris JONES, *Radical Sensibility: Literature and Ideas in the 1790s*, London and New York, Routledge, 1993.

¹⁶ *Ibid.*, vol. II, p. 127-128. Dans une note en marge, La Harpe renvoie le lecteur à la fin du volume, où la lettre de Gibbon sur les Bernois offre un commentaire presque identique sur Chillon.

C'est à son amitié avec La Harpe, selon Deborah Kennedy, que Williams doit l'opinion que les Vaudois étaient opprimés¹⁷. Nous ne savons pas si les deux personnages se sont rencontrés à Paris avant la publication de l'ouvrage. Par contre, Williams reprend les arguments principaux de l'*Essai sur la Constitution du Pays de Vaud*. Cette brochure, ainsi que ses conversations avec Jacques-Pierre Brissot et sa découverte de la *Lettre sur le gouvernement de Berne* d'Edward Gibbon¹⁸, lui fournissent l'information dont elle a besoin pour défendre les réclamations juridiques et morales du Pays de Vaud et justifier ainsi une intervention française.

Malgré des comptes rendus dans tous les périodiques importants¹⁹, l'influence du *Nouveau voyage en Suisse* sur l'opinion anglaise est négligeable en comparaison avec celle de Jacques Mallet du Pan dans une série d'articles venimeux sur la révolution suisse, publiés dans le *Mercure Britannique* en été et en automne 1798²⁰. Ce dernier accuse une cabale de comploteurs, en particulier La Harpe, d'être responsable de l'invasion française. Le texte de Mallet du Pan est longtemps resté une référence importante pour les Britanniques. Dans son supplément de 1801 sur la révolution, par exemple, Coxe cite Mallet du Pan pour ensuite conclure que « toute l'histoire de cette révolution mouvementée ne fait que prouver que le peuple était entièrement satisfait de sa condition, et incontestablement opposé à toute innovation »²¹.

Williams répond en 1801 à ces arguments contre-révolutionnaires dans son *Aperçu de l'état des mœurs vers la fin du XVIII^e*. Kennedy suggère que cet ouvrage cherche à rétracter les idées trop radicales émises dans son *Nouveau voyage en Suisse*²². Mais le *mea culpa* de Williams est peu convaincant en comparaison avec son attaque pleine d'ironie de la brochure de Mallet du Pan. Se moquant de « l'exhaltation des transports

17 KENNEDY, *Helen Maria Williams*, p. 139

18 Rédigée vers le milieu du XVIII^e, la lettre de Gibbon est publiée pour la première fois en 1796. L'édition de 1802 du *Nouveau voyage* fait mention de la lettre comme étant l'une des sources de la première édition (I, p. IX), et y joint des extraits peu fiables dans les notes à la fin du deuxième volume. Voir Louis JUNOD, Préface, "La lettre de Gibbon sur le gouvernement de Berne", dans Gavin de BEER, Georges BONNARD et Louis JUNOD, *Miscellanea Gibbonia*, Lausanne, Librairie de l'Université, 1952, p. 111-121.

19 *Analytical Review* 27,1798, p. 561-571; *Critical Review*, septembre 1798, p. 9-13; *British Critic* 12,1798, p. 24; *Anti-Jacobin*, 30 avril 1798, p. 233; *Monthly Review* 27,1798, p. 139-140; *European Magazine*, May 1798, p. 324 et June 1798, p. 390-391.

20 Jacques MALLET DU PAN, *Essai historique sur la destruction de la Ligue et de la liberté helvétique* (tiré à part du *Mercure Britannique*, vol. 1, no. 1-3), Londres, W. et C. Spilsbury, 1798.

21 William COXE, *Travels in Switzerland*, London, Cadell and Davies, 1801 (4th edition), vol. 1, p. VII.

22 KENNEDY, *Helen Maria Williams*, p. 155-156.

23 WILLIAMS, *Aperçu de l'état des mœurs*, 2^e éd. 1802, vol. I, p. 62.

de sa colère» et l'accusant d'être trop peu objectif pour évaluer équitablement l'action des troupes françaises²³, Williams prouve très clairement qu'elle reste convaincue de la nécessité des changements révolutionnaires en Suisse²⁴.

Un modèle pour l'Irlande ?

Tandis que l'ouvrage d'Helen Maria Williams cherche à convaincre son lecteur des bienfaits de la révolution, William MacNevin espère avant tout découvrir un pays libre et prospère. Evoquant le passé héroïque de la Suisse qu'il compare à la Grèce antique²⁵, l'Irlandais voudrait que la Suisse serve de muse et de modèle à la cause des *United Irishmen*. Dans une brochure publiée en 1799, il écrit :

« La liberté et l'indépendance ont revêtu les montagnes de Suisse avec des villages et de la vie, faisant sourire ses vallées où le bonheur est lié à l'aisance... Qu'elles puissent animer pour toujours l'énergie de mon pays, et lui donner d'innombrables aptitudes, la récompense, sans aucun hommage à payer, de l'industrie et du commerce ! »²⁶

Mais la « Suisse [...] en effervescence »²⁷ qu'il découvre à pied ne répond pas entièrement à cet idéal, et MacNevin cherche à comprendre pourquoi la République helvétique est si peu appréciée, dans un pays où le républicanisme est proverbial. Son anecdote de la « petite guerre » entre « colporteurs, mécaniciens, musiciens » à bord d'un bac sur le lac de Constance illustre à petite échelle le mécontentement général et suggère que la conclusion de Coxe citée ci-dessus n'était peut-être pas inexacte :

« Parmi les 79 personnes à bord, il n'y en avait qu'une seule, à part moi-même, qui était prête à s'exprimer en faveur du gouvernement [helvétique]. Voilà une très petite proportion en sa faveur, mais je crois réellement, à présent, qu'il n'existait pas une plus grande proportion où que ce soit en Suisse, à l'époque du manifeste du Premier Consul. »²⁸

24 Dans la préface de l'édition de 1802 du *Nouveau voyage*, Williams écrit qu'elle regrette les abus commis par les Français en 1798, mais insiste sur le fait que l'intervention française était, à ses yeux, nécessaire.

25 MACNEVIN, *A Ramble*, p. 68, 100, 141.

26 An Irish Catholic [William James MacNevin], *An Argument for Independence, in Opposition to an Union. Addressed to all his countrymen*, Dublin, J. Stockdale, 1799, p. 29.

27 MACNEVIN, *A Ramble*, p. 54.

28 *Ibid*, p. 15.

Citoyen d'un pays occupé, MacNevin est particulièrement sensible aux revendications indépendantistes des Vaudois. « Il est difficile pour tout le monde à part un Irlandais de concevoir qu'un gouvernement puisse être aussi détesté », écrit-il²⁹. Après avoir passé en revue leurs doléances, se fondant, comme Williams, sur l'*Essai* de La Harpe, ainsi que sur le *Nouveau voyage* de Williams³⁰, il défend l'action des Vaudois en 1798, déclarant que Chillon ne recevra plus les victimes de cette oligarchie « jalouse » qui méritait bien son sort³¹. Soutenant que la majorité des Suisses n'avaient aucune représentation politique avant la Révolution, MacNevin tire deux leçons subversives de la situation suisse. Premièrement, établissant une analogie implicite avec la Grande Bretagne qui craint une attaque française par la mer, il suggère que les oligarchies sont plus vulnérables que les républiques à une invasion. Deuxièmement, avec l'Irlande clairement à l'esprit et citant les exemples de l'Angleterre en 1688 et des Etats-Unis en 1776, il explique qu'un peuple opprimé a le droit de réclamer l'aide d'un tiers : « Rien de moins que l'intervention d'une puissance étrangère n'aurait pu rompre les chaînes des Suisses »³².

Si elle se terminait sur cet argument, son analyse de la révolution suisse serait identique à celle de Williams. Les deux auteurs partagent la même rhétorique pour faire part de leur indignation³³, mais MacNevin ne peut s'empêcher de remarquer ce qui, pour Williams, reste des abstractions : d'abord, l'impact sur le pays et sur sa population de l'occupation française et de la deuxième guerre de coalition ; ensuite, un bonheur et une prospérité tangibles, particulièrement chez les paysans. Dans la campagne vaudoise, par exemple, il remarque que « malgré tous les abus du gouvernement bernois, les pauvres jouissaient ici, comme dans d'autres régions de Suisse, de nombreux comforts. »³⁴ Pour Williams, ce bonheur pose problème car la paysannerie manque d'esprit révolutionnaire ; elle se tourne donc vers les villes pour comprendre l'état réel du pays³⁵. L'auteur irlandais, en revanche, est séduit par la campagne, estimant que les faibles impôts et les fermes de tailles égales font des Suisses un peuple authentiquement libre.

29 *Ibid*, p.192.

30 *Ibid*, p. 176.

31 *Ibid*, p. 165, p. 189

32 *Ibid*, p. 173-184.

33 « Tyrannie », « corruption », « oppression » et « esclavage » sont des mots clés de son discours.

34 MACNEVIN, *A Ramble*, p. 193.

35 WILLIAMS, *Nouveau voyage*, éd. 1802, vol. II, p. 160

MacNevin, au contraire de Williams, voit se développer un mouvement de résistance patriote contre le gouvernement centralisateur, cette guerre des bâtons qui a servi de prétexte à Napoléon pour ramener ses troupes. Reconnaisant dans ces insurgés les véritables héros républicains qu'il espérait découvrir, réalisant aussi que la Suisse en 1802, comme l'Irlande, est un pays occupé, il établit une distinction importante entre les démocraties et les oligarchies. Il peut ainsi justifier l'intervention française de 1798, tout en restant beaucoup plus sceptique vis-à-vis de la deuxième intervention, qui va contre le vœu du peuple³⁶. Le portrait qu'il dresse d'une Suisse agraire heureuse, où l'injustice des oligarchies est à l'origine de ses malheurs, s'oppose aux récits conservateurs de Mallet du Pan et de Coxe ainsi qu'à la critique intransigeante de Williams, trop centrée sur la Suisse urbaine et sur les arguments juridiques liés au Pays de Vaud. Mais sa vision pastorale, quoique plus représentative de la Suisse entière, se prête mieux à l'Amérique de Jefferson qu'à une petite nation européenne au seuil de la révolution industrielle, et c'est en effet aux Etats-Unis que MacNevin se réfugiera en 1805, désespérant de ne pouvoir jamais libérer sa propre nation³⁷.

36 MACNEVIN, *A Ramble*, p. 230.

37 William MacNevin entamera une carrière brillante de médecin, à New York et, en 1811, deviendra le premier professeur de chimie dans l'histoire des Etats-Unis (*Dictionary of National Biography*).